

Jean Ballard, une figure du « travailleur intellectuel »

Christel Brun-Franc



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/4847>

DOI : 10.4000/rives.4847

ISBN : 2119-4696

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2015

Pagination : 119-130

ISSN : 2103-4001

Référence électronique

Christel Brun-Franc, « Jean Ballard, une figure du « travailleur intellectuel » », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 15 juin 2017, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rives/4847> ; DOI : 10.4000/rives.4847

Jean Ballard, une figure du « travailleur intellectuel »

Christel BRUN-FRANC

Aix-Marseille Université, Centre interdisciplinaire d'études des littératures

Résumé : Les directeurs de revue sont presque toujours considérés comme des intellectuels. Pourtant, cette notion pose problème et les définitions s'opposent. En confrontant plusieurs d'entre elles, nous proposons de nous interroger sur le personnage de Jean Ballard, directeur de la revue marseillaise les *Cahiers du Sud* entre 1925 et 1966, au travers de trois des critères principaux qui semblent définir un intellectuel (l'absence d'intérêt pour les questions pratiques, l'engagement politique et une grande faculté de conceptualisation). Nous circonscrivons notre propos à la période de l'entre-deux-guerres. Devant l'impasse à laquelle nous aboutirons, plutôt que d'utiliser cette notion mouvante, nous préférons revenir au concept d'« intellectualité » et de parler, en ce qui le concerne, de « travailleur intellectuel ».

Abstract: Review directors can often be seen as intellectuals. Yet this notion is problematic and definitions are contradictory. Our study focuses on Jean Ballard, director of *Cahiers du Sud* between 1925 and 1966 (but only between 1925-1939, between the wars). This literature review was published in Marseille. If we look at Ballard's work and take into account his lack of interest in the practical question, political involvement and power of conceptualisation, we come at a standoff and we will talk about « intellectuality » and « knowledge worker ».

Entre 1925 et 1966, paraît à Marseille une revue qui fait désormais indiscutablement partie de l'histoire et du patrimoine culturel de la ville : *Les Cahiers du Sud*. Lorsqu'on cite leur nom, ceux qui connaissent cette entreprise revuiste y associent immédiatement le nom de celui qui en a été le directeur pendant plus de 40 ans : Jean Ballard. Personnage trop peu connu¹, on pourrait penser qu'il fait partie de cette génération d'intellectuels de l'entre-deux-guerres qui hisse Marseille au rang de « cité littéraire »², pour reprendre les mots de Maurice Ricord. En tant qu'homme de revue au cœur même d'un réseau, on serait tenté de lui coller l'étiquette d'intellectuel, au même titre qu'un Paulhan, qu'un Romain Rolland ou, un peu plus tard, qu'un Sartre. Pourtant, si l'on s'intéresse au personnage Ballard, on constate assez rapidement que ce n'est pas aussi évident d'accoler une notion mouvante à un homme qui ne rentre lui-même pas dans les cases. Ballard, en tant que passeur d'idées et de textes, mais surtout que gestionnaire des *Cahiers du Sud*, serait alors plutôt un « travailleur intellectuel ». Nous avons choisi de centrer notre propos sur la période de l'entre-deux-guerres : après 1939, les événements auront un réel impact sur le positionnement de la revue, mais nous ne ferons que frôler cette question.

Le terme d'intellectuel pose problème. Pour point de départ à notre réflexion, nous pouvons retenir la définition classique de l'intellectuel que l'on trouve dans le *Trésor de la Langue Française*. Il serait alors celui « qui a, pour les activités de l'esprit, en particulier pour la théorie et la spéculation, un goût affirmé ou même exclusif, au point de rester étranger aux problèmes pratiques ». Si cette caractérisation rappelle sans conteste la définition platonicienne de Julien Benda³ faisant de l'intellectuel l'homme de la raison pure, occupé seulement de la vérité, au mépris de tout intérêt terrestre, individuel ou collectif, on sent combien elle est éloignée de celle de Jean-François Sirinelli et Pascal Ory, pour qui le critère politique est central : l'intellectuel est un homme qui communique une pensée au moyen d'outils conceptuels, « un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie »⁴. Depuis quelques dizaines d'années en effet, l'intellectuel semble être caractérisé par son engagement public, comme semble le penser Cécile Vaissié : « l'écrivain, l'artiste, le scientifique quitte son domaine de spécialisation et de prédilection pour signer des pétitions, manifester et participer à la vie sociale ou politique »⁵. On sent donc combien l'écart est

1 On ne peut qu'être d'accord avec Jean Todrani qui a proposé un article intitulé « Jean Ballard : portrait d'un méconnu » dans *Jean Ballard et les Cahiers du Sud*, Marseille, Ville de Marseille, 1993, p. 39-44.

2 Maurice Ricord, *Marseille : cité littéraire*, Marseille, Robert Laffont, 1942, 309 p.

3 Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Paris, Grasset, 306 p.

4 Pascal Ory, Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1992, 271 p.

5 Cécile Vaissié, « Entre "ingénieurs des âmes", "intelligent" et "dissidents". Y a-t-il des

grand entre ces définitions. Malgré des aspects contradictoires, il ressort ainsi de cet ensemble de définitions trois concepts qui semblent définir l'intellectuel : l'absence d'intérêt pour les questions pratiques, que l'on retrouve chez Benda et dans la définition commune du *TLF*, l'engagement (indispensable pour Jean-François Sirinelli, Pascal Ory et Cécile Vaissié) et une grande faculté de conceptualisation (commune aux définitions de Jean-François Sirinelli et Pascal Ory, de Julien Benda, et présente aussi dans celle du *TLF*). On va ainsi se demander si au moins l'une de ces trois notions peut définir Jean Ballard afin de voir si le terme « intellectuel », dans l'une ou l'autre de ces acceptions, pourrait convenir à cet homme aux multiples facettes, qui n'intervient, à titre personnel, que très peu dans la sphère publique, préférant agir en coulisses.

Né en 1893, Ballard passe toute son enfance à Marseille. Il obtient de bons résultats scolaires, obtenant à plusieurs reprises des Prix d'Excellence. Il réussit brillamment son baccalauréat de mathématiques puis interrompt ses études afin d'entrer dans la corporation des peseurs-jurés de Marseille, tout comme son père et son grand-père avant lui. Les filières littéraires, à l'époque, avaient meilleure réputation, et on s'est souvent gentiment moqué de Ballard qui n'avait pas étudié le latin. On comprend aussi pourquoi il a pu être méprisé par certains Parisiens, d'autant plus qu'il était, selon Edmond Charlot, « presque une caricature de Marseille. Avec un accent extraordinaire, des petits yeux malins [...] Il était petit, tout rond, [...] avec des pardessus extraordinaires, ce qui fait qu'on le reconnaissait à 500 mètres »⁶. Effectivement, tant son apparence que sa formation atypique pouvaient induire en erreur. Parfois méprisé, souvent pris à la légère au début de son entreprise, il passe pour un provincial trop ambitieux, un doux rêveur qui ne parviendra jamais à ses fins. On peut d'ailleurs citer Jean Paulhan écrivant à Joë Bousquet « Ballard n'est pas méchant, ça se voit très bien. Est-ce qu'il n'est pas bête ? Ceci entre nous »⁷.

Malgré un parcours orienté vers les sciences, Ballard apprécie la littérature, ses bulletins en témoignent selon Alain Paire⁸. Il n'est donc pas étonnant de le voir rapidement collaborer à *Fortunio*, la jeune revue fondée par Marcel Pagnol en 1913⁹.

intellectuels en Russie Soviétique ? », in Michel Leymarie, Jean-François Sirinelli, *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 363-378.

⁶ Frédéric-Jacques Temple et Edmond Charlot, « Souvenirs d'Edmond Charlot. III. L'aventure parisienne », *Impressions du Sud*, 18, 2^e trimestre 1988, p. 56-64.

⁷ Lettre non datée conservée à l'IMEC.

⁸ Alain Paire, *Chronique des Cahiers du Sud : 1914-1966*, Paris, IMEC Éditions, 1993, 410 p. (L'Édition contemporaine).

⁹ La première équipe se compose de Julien Coutelen, le « riche » de la bande, fils d'un patron de minoterie à Saint Just, Gaston Mouren, dont le père travaille justement dans cette même minoterie, Marcel Gras et Jean Ballard, qui n'arrive qu'au moment de la confection du troisième numéro. Pour plus de précisions, voir Jean-Baptiste Luppi, *De Pagnol Marcel à Marcel Pagnol*, P. Tacussel Éditeur, 1995, p. 111-120 et Raymond CASTANS, *Marcel Pagnol, biographie*, Paris, Lattès, 1987, 389 p.

Il a même, un temps, songé à écrire, comme l'attestent les quelques textes qu'il y publia – notamment deux sonnets qui sont l'œuvre d'un jeune homme aux goûts classiques, dans la tendance post-symboliste. Interrompue par la guerre, la revue renaît le 15 février 1920. Ballard est alors élu responsable de la publicité. En 1921, Coutelen propose d'apporter plusieurs modifications au fonctionnement général de la revue ; il suggère de nommer un directeur permanent chargé de représenter la revue à l'extérieur et de gérer la publicité – Ballard est élu avec sept voix¹⁰. Cette entente cordiale va bientôt prendre fin et les relations, en particulier entre Pagnol et Ballard, vont se dégrader rapidement. Fin septembre 1922, Marcel Pagnol déménage à Paris. Muté au lycée Condorcet comme professeur-adjoint d'anglais, il n'assiste plus aux réunions du comité de rédaction de *Fortunio*. Mais il n'envisage pas, malgré l'éloignement, de quitter l'équipe de *Fortunio* : l'amitié qui unit ses membres devrait suffire à maintenir la cohésion du groupe. Pourtant, au fil des mois, il se sent exclu de l'équipe et exprime ses inquiétudes à Ballard, qu'il voit comme l'instigateur de sa mise à l'écart¹¹. Ce dernier devient progressivement le seul maître d'œuvre et finit par prendre le titre de « directeur »¹².

Renonçant très vite à une carrière d'écrivain, Ballard met alors toute son énergie à faire vivre les *Cahiers*. La revue ne lui rapportant rien, il doit, pour vivre et la faire vivre, endosser plusieurs fonctions : peseur-juré¹³ au petit matin, éditeur, commercial, comptable, agent de publicité l'après-midi. En effet, dès l'époque de *Fortunio*, c'est lui qui s'occupe des finances de la revue. Chargé de limiter les dépenses et de

10 Il y a alors huit membres dans le conseil : Marcel Pagnol, Arno-Charles Brun, Jean Ballard, Marcel Gras, le docteur Eugène Eyriès, Gaston Mouren, Raymond Pressoir et Julien Coutelen.

11 Jean-Baptiste Luppi, dans l'ouvrage cité, choisit d'ailleurs d'accréditer la thèse de Pagnol. Nous considérons pour notre part qu'il n'y a pas de réelles preuves d'une volonté délibérée de Jean Ballard d'éloigner Marcel Pagnol de la revue. Nous constatons seulement que la relation entre les deux hommes se dégrade au fil des années, et qu'en effet Pagnol rend Ballard responsable de la situation.

12 Jusqu'à présent, il était « directeur-administrateur ». Ballard raconte lui-même cette période lors d'une interview accordée à René Kochman au siège de la revue, 10 cours d'Estienne d'Orves, le 6 avril 68 : « Mais en 22, Pagnol, qui était attiré par le théâtre, est parti à Paris et il nous a laissé nous débrouiller ici, il nous a laissé avec cette espèce d'embryon de revue que nous avons... une revue balbutiante, une revue d'écoliers qu'il s'agissait de transformer et à laquelle il fallait donner une certaine assise.

C'est ce que je fis, car je devins le directeur des *Cahiers*, bien qu'étant en retrait de l'équipe, et n'en ayant pas le titre. Mais je devins Directeur (officiellement) vers 1923. À ce moment-là, je trouvai pour les *Cahiers du Sud* des ressources qui leur permirent de durer. Elles n'étaient d'ailleurs pas abondantes au début : il a fallu donner de l'argent de notre poche ; nous donnions cinquante francs chacun, ce qui était beaucoup pour l'époque et je me souviens avoir payé pendant de nombreuses années, surtout, quand même, que les copains se sont arrêtés, ne pouvant pas subvenir à leur ménage, et moi j'ai fait le complément... »

13 Corporation qui avait pour but de peser et mesurer les marchandises qui circulaient par le port de Marseille. Ces hommes étaient les intermédiaires de la loi entre les vendeurs et les acheteurs.

faire rentrer des recettes, il traite avec les imprimeurs et les transporteurs, négocie et décroche les premiers contrats publicitaires. Les finances des *Cahiers* sont trop instables pour pouvoir lui rapporter de l'argent même si, comme l'a fait remarquer Léon-Gabriel Gros¹⁴, « assurant à lui seul par ses démarches la "matérielle" de la revue, il s'accordait, réduits d'ailleurs au maximum, les courtages d'usage »¹⁵. Il s'agit principalement d'avantages en nature (costumes, hôtels, restaurants, boissons, menus travaux) qu'il négociait en contrepartie de quelques pages de publicité dans la revue. Mais ces petits privilèges peuvent immédiatement être suivis par une perte conséquente. À de nombreuses reprises, Ballard rappelle dans sa correspondance qu'il ne tire aucun bénéfice pécuniaire : « Ne pense pas trop vite que je ne sois devenu qu'un marchand. La littérature : revue et éditions, à l'encontre de ce que certains croient, ne m'a rien donné et actuellement la prospérité apparente de la revue est tout simplement le produit d'un effort gigantesque destiné à compenser les subventions enfuies, mais je reste aussi pauvre Jean qu'avant »¹⁶.

Jusqu'à la guerre, la survie de la revue se fait donc au jour le jour. Impossible de savoir avec certitude ce qu'il adviendra d'elle l'année suivante : l'entreprise demeure fragile. La force de Ballard, c'est son bagou, comme le raconte l'éditeur algérois Edmond Charlot¹⁷ : « Ballard était un étonnant marchand de publicité. Il était, sur le plan littéraire, remarquable, mais sur le plan commercial, il était encore bien plus surprenant. Il aurait été capable de vendre de la publicité à je ne sais qui. Moi, j'ai essayé plusieurs fois, j'allais voir les gens avec ma petite serviette et des numéros des *Cahiers* et je leur disais : « Les *Cahiers du Sud* sont représentés dans toutes les compagnies de navigation, les banques... » et je montrais le cahier de publicité. On me répondait : « Oui, oui, mais vous savez, à Alger, ça n'a pas d'intérêt tour ça... Vous êtes bien gentil mais, non, non... » Après une vingtaine de tentatives de ce genre, j'ai dit à Ballard : « Moi, je renonce, je veux bien être votre dépositaire des *Cahiers du Sud*, demandez-moi ce que vous voulez, mais pas de démarcher. J'en suis incapable. » Ballard m'a répondu : « Eh bien ! Accompagnez-moi, venez, je vais vous montrer. » En une matinée, moi l'accompagnant, il a récolté cinq ou six contrats de publicité. J'étais vexé, déçu, dégoûté. Ça c'était Ballard. Il a trouvé le moyen pendant des années et des années de faire une revue d'une haute tenue littéraire en vendant de la publicité à des gens qui n'en avaient absolument pas

14 Léon-Gabriel Gros (1905-1985) participe à *Fortunio* à partir de 1924. Il devient rapidement le critique de poésie officiel et l'un des plus importants collaborateurs des *Cahiers du Sud*.

15 Léon-Gabriel Gros, « Ce tombeau dans la mémoire », *Sud* (mars 1974), Marseille, 12, p. 149-151.

16 Lettre de Jean Ballard à Marcel Sauvage du 19 juillet 1933. Toutes les lettres citées sont conservées à la Bibliothèque de l'Alcazar à Marseille, dans le fonds Ballard. Nous ne mentionnerons la localisation des lettres que lorsqu'elles seront conservées ailleurs.

17 Il lie connaissance avec Ballard en 1937. Il a alors 22 ans et vient de créer sa librairie des Vraies Richesses à Alger.

besoin et qui savaient que cela ne leur servirait à rien »¹⁸.

Ballard est donc incontestablement l'homme du pratique, un homme pragmatique, ancré dans le matériel et le concret. Il ne correspond en rien à la définition du clerc de Benda, ni même à celle du dictionnaire. Reste les deux autres critères. Pour les interroger, il convient d'étudier les articles de Ballard dans la revue.

Jean Ballard n'est pas un homme public engagé. Il est l'homme de la neutralité et refuse toute sa vie de faire de sa revue un outil au service d'une quelconque idéologie. Sa plus grande crainte était peut-être de la voir récupérée par un parti politique. On trouve, dans sa correspondance, ce souhait réitéré à maintes reprises : « *Les Cahiers du Sud* sont, pour la plupart de nos amis, considérés comme un terrain neutre où il est convenu que les plus acharnés militants de toute doctrine, s'abordent avec courtoisie en taisant scrupuleusement ce qui peut réveiller la brute en eux, c'est-à-dire en ne parlant que des choses de l'art et de l'esprit¹⁹ ».

On le voit, pas de concession. Il refuse presque systématiquement tout texte qui serait trop engagé, trop polémique : on pense par exemple un entretien de Pierre Bonnasse avec Alfred Fabre-Luce en 1931²⁰, un compte rendu de Stéphanie Chandler sur l'intervention d'Orson Wells au Pen Club²¹ en 1934 ou encore à un article d'Edmond Barnola intitulé « Le travail avili » en 1937²². Cette attitude lui a été maintes fois reprochée, notamment par Georgette Camille en 1936. Jean Ballard répond à ces questions de manière définitive et se donne une ligne directrice dans les contingences politiques²³. S'il ne cache pas ses sympathies pour le Front Populaire, il pense que la revue ne doit pas devenir l'organe d'un parti mais se contenter d'une impartialité bienveillante. Il ne faut ni donner l'impression d'une revue bourgeoise, ni d'une revue populaire, même s'il est incontestable qu'elle est le moyen d'expression d'une « élite » intellectuelle. On doit prendre en compte la pluralité des collaborateurs qui font vivre la revue, « dont les attaches nous sont pas toutes aussi pures que celles du clerc et aussi réduites que celles de

18 Frédéric-Jacques Temple et Edmond Charlot, « Souvenirs d'Edmond Charlot. III. L'aventure parisienne », *Impressions du Sud*, 18, 2^e trimestre 1988, p. 56-64.

19 Lettre de Jean Ballard à Pierre Bonnasse du 22 janvier 1931.

20 « Mon cher Ami, je suis arrivé après enquête à la conclusion suivante : la publication de l'interview de Fabre-Luce dans les *Cahiers*, même accompagnée de commentaires sévères de ma part et de la vôtre, serait loin d'être appréciée par les gens même les plus diversement influencés par la question. » (Lettre de Jean Ballard à Pierre Bonnasse du 22 janvier 1931).

21 Wells s'interroge sur l'attitude du PEN face aux clubs berlinois, autrichien, italien et au futur PEN russe. Il prône l'acceptation de toutes les idéologies au sein du PEN sans exclure personne, ce qui finalement se rapproche de l'attitude des Cahiers. Voir la lettre de Jean Ballard à Stéphanie Chandler du 2 novembre.

22 Lettre de Jean Ballard à Edmond Barnola du 10 mars 1937.

23 Jean Ballard a repris et développé ces idées après la défaite de 1940 dans ses articles de synthèse, en manière d'éditorial : « Recueillement » dans le numéro 224, « Missions de l'Esprit » I et II dans les numéros 225 et 228.

l'individu, le problème est plus complexe »²⁴. Autrement dit, c'est aussi le gage de l'indépendance : « Toutes les revues qui se fondent le sont sous le signe idéologique, politique, lutte de classe, lutte d'idées. Je crois qu'il est bon de conserver aux *Cahiers*, dans leur retraite un peu lointaine du Sud, cette magnifique indépendance qui n'est pas complètement de l'insouciance, ni de l'aveuglement. Car il y a une façon de traiter tous les sujets suivant un certain point de vue qui prouve qu'on est attentif à l'universel »²⁵.

Sans doute, la précarité de la revue joue un rôle important dans ce choix puisque le directeur des *Cahiers* est sans cesse amené à rencontrer des hommes politiques pour obtenir les subventions vitales à la revue. Il est donc assez étonnant qu'il puisse affirmer à Georgette Camille que les *Cahiers* n'ont « pas dissimulé [leurs] convictions et continu[ent] d'afficher [leurs] préférences. Mais les [ils] ne seront jamais une revue de combat »²⁶, laissant cette place à *Europe*. Il est difficile de connaître le positionnement politique de Ballard, mais aussi quel a pu être son engagement. La correspondance à ce titre n'apporte pas de réelle réponse dans la mesure, où il adapte son discours à chacun de ses destinataires, en fonction de ce qu'il souhaite obtenir de lui. Se disant plutôt de gauche, il ne prend pas le parti des ouvriers en 1937 lors des grandes grèves. Au contraire, il écrit à ceux de l'imprimerie pour leur demander de reprendre le travail – de manière très amicale certes. De même, s'il ne fait aucun doute qu'il désapprouve le régime nazi, ça ne l'empêche pas d'aller faire un voyage (pour des raisons personnelles) en Allemagne en 1938 dont il ne parlera dans la revue que du point de vue touristique. Il est donc insaisissable, et de ce fait, il ne répond pas non plus au critère politique de l'engagement qui définirait un intellectuel selon les acceptions contemporaines.

Bien sûr, on trouve des prises de position franches dans la revue, certaines critiques ne manquant pas de dénoncer la montée des fascismes ou la brutalité colonialiste, mais ces critiques restent ponctuelles et peuvent être contrebalancées par la neutralité générale des *Cahiers*. Durant la Deuxième Guerre mondiale, Ballard devra, peut-être par la force des choses, faire évoluer sa position²⁷. Dès la première parution de la revue après trois mois d'interruption forcés, il reprend la plume et se fait éditorialiste. En janvier 1940, il utilise comme prétexte le dixième anniversaire de la mort d'André Gaillard pour s'exprimer sur la situation présente : il présente le poète comme celui qui « n'eut jamais consenti à se taire »²⁸. Il propose ensuite de rouvrir le débat spirituel autour de deux idées principales : la poésie,

24 Lettre de Jean Ballard à Georgette Camille du 23 juillet 1936.

25 Lettre de Jean Ballard à Louis Émié du 20 mai 1933.

26 Lettre à Georgette Camille du 20 juin 1936.

27 Pour cette période, voir Claire Gruson, *Les Cahiers du Sud pendant la Seconde Guerre mondiale (septembre 1939-mai 1945)*, Thèse de doctorat en Littérature Française, sous la direction de Marie-Claire Bancquart, Paris, Paris 4, 1998, 438 p.

28 Jean Ballard, « 17 décembre 1939 », *Cahiers du Sud*, 220, janvier 1940, p. 2.

mode d'expression privilégié car elle échappe aux contraintes et « peut circuler sans passeport » et l'humanisme et les valeurs méditerranéennes. Ces deux notions sont déjà celles qu'il prônait avant la guerre, mais elle s'affirment ici comme une manière de lutter contre le fascisme²⁹. La polémique naissante avec Julien Benda vient confirmer ce tournant. Alors qu'à sa parution, *La Trahison des clercs* est perçu dans les *Cahiers* comme un « admirable, quoique un peu trop dogmatique essai »³⁰ et qu'en 1928, un compte rendu de Paul Chausse montre combien les *Cahiers* sont d'accord avec Benda : « À peine commence-t-on à entrevoir l'approche des élections législatives et on chuchote déjà le nom de plusieurs écrivains : ne serait-ce pas une confirmation de cette invasion regrettable des motifs d'intérêts chez les esprits qui devraient le plus en être privés ? Ce doit être assurément l'avis de M. Julien Benda qui vient de nous montrer la trahison de ceux dont la qualité première devrait être l'absence d'intérêt et l'indépendance politique. Je ne crois pas que parmi les livres lancés sur le marché littéraire cette année on puisse trouver un ouvrage aussi puissant, aussi rempli d'idées générales fécondes »³¹, la position des *Cahiers* après 1940 évolue. En février 1941, Ballard, dans la « Mission de l'esprit », prône l'engagement et la responsabilité du clerc, prenant à parti Julien Benda. Dans le numéro d'avril, sa réponse à Ballard est publiée : « Pour moi, le clerc ne trahit pas son état s'il prend part dans un conflit dès l'instant qu'il le fait pour défendre les valeurs éternelles ; mais il ne le trahit pas non plus s'il s'abstient de cette démarche, s'il se cantonne au pur spéculatif : en un mot, il *pourra* s'engager, mais il n'y est pas tenu. Pour vous, il le *devra*, sous peine de perdre son titre. Permettez moi d'informer vos lecteurs que cette thèse, selon laquelle Verlaine et Valéry ne seraient pas des clercs, n'est pas la mienne »³² Dans sa « mise au point », le directeur se saisit de cette nuance qu'il juge « capitale » pour réaffirmer la position de l'équipe de la revue : « Nous pensons, au contraire, que le clerc trahit son état s'il ne prend pas partie dans ce conflit, c'est-à-dire s'il ne s'engage pas »³³. On voit combien les événements amènent à opter pour une prise de position différente.

29 Ballard revient sur cette période dans le numéro du cinquantenaire : « Ce fut la débâcle en juin, l'exode devant la ruée de l'ennemi comme la rupture des eaux d'un barrage et cette balafre qui défigura la France réduite pour nous à la moitié d'un visage. Et quel reniement ! Ne faisait-on pas de la littérature un bouc émissaire ? On pressentait que la plus mauvaise aurait les faveurs d'un état croupion. Il fallut durer pendant les heures sombres en gardant sa fierté. La revue s'amincit, les concours se raréfièrent, les textes qu'il fallut soumettre à la censure se firent plus neutres, mais on traversa la « terre gaste » comme on put. » (Jean Ballard, « Coup d'oeil sur notre demi-siècle », *Cahiers du Sud*, 373, septembre-novembre 1939, p. 30).

30 *Cahiers du Sud*, 93, septembre 1927, p. 339.

31 Compte rendu de Paul Chausse sur *La Trahison des clercs* de Julien Benda, *Cahiers du Sud*, 99, mars 1928, p. 226-228.

32 Lettre de Julien Benda à Jean Ballard du 13 avril 1941, citée dans la Jean Ballard, « Mise au point », *Cahiers du Sud*, 234, avril 1941, p. 237.

33 *Ibid.*, p. 238.

Durant l'entre-deux-guerres néanmoins, tant dans les coulisses que sur la scène publique, Ballard n'affiche jamais vraiment une position politique, pour le bien de la revue. Passé de l'autre côté, il tire les ficelles depuis les coulisses, ce qui ne l'empêche pas de publier quelques textes dans les *Cahiers* auxquels nous allons désormais nous intéresser.

Sur la totalité des 14 ans qui nous occupent, on trouve 125 articles signés par Ballard (nom complet ou initiales) mais on peut aisément imaginer qu'il en a écrit d'autres qu'il n'a pas jugé utile de signer. Pour comprendre la suite de notre propos, il faut savoir que les *Cahiers* se divisent en trois parties bien distinctes : une première section proprement littéraire, constituée de textes d'auteurs (partie anthologique) ; une deuxième section critique, composée de nombreux comptes rendus, et enfin, le « magazine », sur des pages en papier glacé, qui traite, elle, plus spécifiquement de Marseille et de sa région, avec des rubriques sur l'urbanisme, les conférences, les expositions, etc. Cette dernière partie vise à mettre en valeur les annonces publicitaires qui permettent de financer la revue. Sur les 125 textes de Ballard, 77 sont dans la partie magazine, soit environ 62 %. Ils sont très variés, puisque, si Ballard parle essentiellement de l'urbanisme et des conférences, il évoque aussi les lancements des paquebots de la compagnie Paquet, la sculpture, le jazz, la peinture, le théâtre, ou encore le cinéma. Touche à tout, il est donc capable de remplir les pages culturelles de la revue et de remplacer un collaborateur au pied levé.

Dans la partie littéraire, il signe 27 comptes rendus, certains textes introductifs aux numéros spéciaux et les textes qu'il adresse aux lecteurs, en début d'année dans les années vingt ou lors d'occasions spéciales comme les vingt-cinq ans de la revue en 1938. On a donc affaire à un Ballard qui tantôt se positionne comme un collaborateur lambda, tantôt s'affirme comme le directeur de la revue. Dans son rôle de contributeur, il faut bien dire qu'il ne produit aucun texte qui vaille la peine d'être relevé. On peut néanmoins signaler une chose intéressante : il consacre la majorité de ses comptes rendus à des romanciers (et quelques ouvrages biographiques, des « vies » comme il l'écrit) : premier étonnement puisque la revue se veut une revue de poésie, le genre noble pour Ballard, et pourtant lui-même consacre ses articles au roman – notamment au roman policier – et met particulièrement l'accent, dans chacun de ses comptes rendus, sur le traitement du personnage. Ce paradoxe pourrait s'expliquer par son refus de se substituer à Léon-Gabriel Gros qui tient la rubrique poésie et y confère une certaine unité. Deuxième constat : ces romanciers sont soit, pour la plupart, totalement oubliés aujourd'hui (Paul Myrriam, Pierre Anzin, M.-C. Poinot), soit ce sont ses amis : Pierre Humbourg, Gabriel Audisio mais surtout Marcel Brion à qui il consacre cinq comptes rendus. On sait qu'il admire profondément l'œuvre de Brion, il ne fait donc aucun doute qu'il choisit librement de rédiger ces comptes rendus.

Dans son rôle de directeur, il est en charge des textes introductifs aux numéros spéciaux (*La Poésie et la Critique, Le Romantisme Allemand, l'Islam et l'Occident*).

Ballard, on l'a dit, n'est pas un spécialiste mais un généraliste. Ces introductions n'entrent ainsi jamais dans les subtilités des sujets, mais elles sont toutes très bien rédigées, et remettent parfaitement en perspective la ou les question(s) posées par les articles. Il a un esprit de synthèse et de vulgarisation qui ne fait aucun doute. Il critique d'ailleurs souvent le ton « universitaire » de certains articles. Les différentes adresses aux lecteurs sont peut-être plus intéressantes pour nous puisque, évidemment, c'est là qu'il donne une orientation à la revue ou qu'il explique certaines inflexions. On voit donc que lors des moments cruciaux, Ballard assume son rôle de directeur et devient éditorialiste. En 1926 par exemple, il revient sur le changement de titre, ce qui lui permet aussi d'évoquer la vocation méditerranéenne (le terme n'est pas employé, tout ceci ne sera conceptualisé avec plus de rigueur dans les années trente) de la revue : « on a cru le vieux *Fortunio* mort, traîtreusement assassiné par les *Cahiers du Sud*, embusqués dans l'ombre. [...] Mais si *Fortunio* se cache sous l'état civil des *Cahiers du Sud*, quelle raison l'y poussa ? Si le lecteur ne l'a déjà deviné, nous allons le lui dire : une revue se développe comme tout organisme vivant et le titre choisi voilà treize ans par de jeunes écrivains mussettistes lui devaient ce que sont devenues nos culottes courtes à nos pantalons d'aujourd'hui. [...] Le titre de *Cahiers du Sud*, s'il n'exprime pas toutes ces choses, précise du moins une volonté : celle d'arbitrer un tempérament qui est celui de notre groupe et de la plus grande partie de nos lecteurs. Il accueille par son vague sens géographique, toutes les tendances, les conceptions esthétiques et autres des esprits de vastes contrées qui entourent et prolongent Marseille. Il peut refléter tous les gestes de ce débat trouble, où se cherche l'âme moderne et, modérant la hardiesse par la clarté, il peut accorder les soi-disant excès de la plus aventureuse pensée avec ces tempéraments, où l'élément latin domine et reste toujours maître de l'ensemble »³⁴. Cette question va de pair avec le choix de maintenir le siège à Marseille, conflit qui a opposé Ballard et Pagnol durant deux années. L'année suivante, il est contraint de donner des « explications » – c'est son mot – aux lecteurs suite à l'inflexion surréaliste prise par la revue et qui a engendré un certain nombre de désabonnements. De même, dans ses *Propos sur les 25 ans* (janvier 1938), il définit le rôle de la revue : « Notre ambition est de relier des foyers de l'esprit, d'être le lieu d'une certaine ferveur qui s'alarme de tant de cris et de sang, de tant de ferraille remuée par le monde, mais qui croit en sa force future. Notre désir est de grouper ceux qui ne désespèrent pas d'elle, de dire aux jeunes poètes qu'ils sont les porteurs du feu, dont lentement s'embrasera le chaos présent et que, grâce à eux, notre temps aura moins vilaine figure »³⁵.

Néanmoins, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que Ballard savait parfaitement où il menait sa revue. La correspondance montre combien il la modèle avec les opportunités qui se présentent à lui. Il ne construit pas un système de

34 Jean Ballard, « A nos lecteurs », *Cahiers du Sud*, 75, janvier 1926, p. 52-56.

35 Jean Ballard, « Propos de nos vingt-cinq ans », *Cahiers du Sud*, 201, janvier 1938, p. 61-62.

pensée, ce n'est pas un idéologue. Nous ne voulons pas dire par là que les *Cahiers* ne sont pas porteurs d'une idéologie, au contraire ; nous indiquons seulement que Ballard s'efface : ses textes nous confirment son ancrage dans le concret. Il laisse l'abstrait, la conceptualisation aux Gaillard, aux Bousquet dont il sait s'entourer car il a l'intelligence de la souplesse et de l'ouverture d'esprit : on sait par exemple que Ballard n'aurait jamais, de lui-même, fait une place aussi importante dans la revue aux avant-gardes ; c'est bien parce qu'il laisse carte blanche à ces deux hommes que la revue prend la direction qu'on lui connaît³⁶. Jamais buté, il fait confiance et délègue volontiers. Il sait passer outre ses propres goûts littéraires pour proposer une revue éclectique qui reste dans l'air du temps. Ce qui est remarquable chez le directeur des *Cahiers* c'est sa capacité à donner un cadre sans jamais pour autant s'imposer, sauf en cas de nécessité. C'est d'ailleurs ce que souligne Jean Tortel dans l'hommage qu'il lui rend : « Merci non seulement d'avoir fait les *Cahiers*, et que vous les ayez faits de cette façon, unique, et qui sans doute ne se retrouvera plus, en réussissant à faire coïncider une volonté de pérennité, toujours tendue, avec un souci d'accueil toujours renouvelé. Le Monument et le brasier, la permanence et le changement. Seriez-vous – mais seul un véritable méditerranéen peut l'être – seriez-vous à la fois parménidien et héraclitéen³⁷ ? » Ce n'est pas non plus Ballard qui conceptualise la notion d'humanisme méditerranéen dans les *Cahiers*, mais plutôt Gabriel Audisio qui tient la rubrique « Vers une synthèse méditerranéenne » plus ou moins régulièrement à partir de mars 1936. Bref, le directeur des *Cahiers* n'est pas un « intellectuel » au sens classique du terme, ce qui n'enlève rien à la revue qui est elle-même riche en contenu. Le secret de Ballard, c'est l'amitié « avec cette note de simplicité et de chaleur méridionales qui en font tout le charme. Il y a un « style » Ballard, on le voit bien dans sa correspondance, faite de spontanéité, mais aussi de prudente diplomatie : souplesse et fermeté dans les choix³⁸. »

On l'aura compris, nous ne pensons pas que l'on puisse qualifier Ballard d'intellectuel si l'on s'en tient aux trois critères de base. Il ne s'agit bien sûr pas de remettre en question ses capacités intellectuelles, bien au contraire. Seul un homme intelligent pouvait donner cette dimension aux *Cahiers* et surtout les faire durer si longtemps. Il est incontestable que c'est l'intelligence de Ballard et son ouverture

36 La deuxième moitié des années vingt notamment, avec l'arrivée de Gaillard, voient les *Cahiers du Sud* se transformer en une revue d'avant-garde, ce que ne manque pas de souligner Paulhan dans la *NRF* de mai 1928 : « C'est aussi bien ce qu'exige leur doctrine, assez proche du surréalisme : j'entends du surréalisme avant son aventure politique. À la fois un goût extrême pour l'homme total, délivré des apparences, des nations, des modes, de la raison ; et l'assurance aussi qu'un tel homme ne peut être atteint que par la poésie – mais une poésie spontanée, brute, sans procédés ni artifices. Cette défiance de la raison, et cette confiance dans l'esprit. » (p. 719-720)

37 Jean Tortel, « Paroles prononcées », *Sud* (mars 1974), Marseille, 12, p. 141-144.

38 Michèle Coulet, « Jean Ballard, les *Cahiers du Sud* et Marseille : une exposition », *Jean Ballard et les Cahiers du Sud*, Marseille, Ville de Marseille, 1993, p. 47-53.

d'esprit qui ont permis l'éclectisme de la revue, gage de son succès et de sa diffusion. Nous répondrions donc à Jean Paulhan : « non, Ballard n'est pas bête, loin de là ». S'il n'est pas un intellectuel dans le sens courant du terme, il n'en demeure pas moins qu'il a mené durant toute sa vie une entreprise culturelle incomparable, qu'il savait s'entourer d'intellectuels remarquables et qu'il possédait une intelligence et un savoir considérables. C'est un véritable médiateur culturel. C'est pourquoi nous proposons de le qualifier de « travailleur intellectuel » au sens de « celui dont l'activité engage un effort de l'esprit avec ce qu'il comporte d'initiative et de personnalité, prédominant habituellement sur l'effort physique³⁹ ». Cette ultime définition me semble parfaitement convenir au travail de Ballard mais aussi à son esprit entrepreneur et à sa personnalité. Cette double notion rend mieux, selon nous, les tâches matérielles d'un directeur de revue qui n'hésite pas à délaissier l'aspect purement littéraire et intellectuel d'un tel projet. Nous préférons donc utiliser « intellectuel » comme un adjectif, non comme un nom. Et pourquoi pas reprendre le concept d' « intellectualité », comme le fait Félix Guattari : « Qu'est-ce qu'un intellectuel ? C'est quelqu'un qui a été élu dans le champ social pour représenter une fonction intellectuelle. Je préférerais que l'on parle de l'intellectualité qui traverse toute la société⁴⁰ ». Cette ultime définition répond bien en effet aux tâches et missions de Ballard qui, dans les années trente, apparaît comme une exception dans le petit monde littéraire élitiste français.

39 Définition donnée lors du Congrès de la Confédération internationale des travailleurs intellectuels à Paris en 1952. La CTI (Confédération des Travailleurs Intellectuels) s'est constituée en mars 1920. Voir *Les Cahiers du travailleur intellectuel : bulletin d'information de la Confédération des travailleurs intellectuels*, juin 1946.

40 Félix Guattari, colloque sur « Les intellectuels en Europe de 1945 à nos jours : les métamorphoses de l'engagement », Maison des écrivains, Assemblée nationale, décembre 1991 : dans *Lettre d'information trimestrielle de la Maison des écrivains*, n°5, octobre 1992.